Un scandale !

Il y a une vingtaine de jours, trois avions partis de Barcelone pour se porter au secours de nos frères basques, étaient déviés par la tempête au delà des Pyrénées et obligés de se poser en territoire français.

Les appareils avaient été immobilisés et les pilotes arrêtés par les autorités françaises pour enquête. La bonne foi des aviateurs était d'autant plus indéniable que l'un d'eux avait endommagé son appareil à l'atterrissage, tellement le mauvais temps l'avait éprouvé. Ce n'étaient pas non plus d'abominables internationalistes servant, en contradiction avec la « non-intervention », cette cause si gênante qui s'appelle la liberté de l'Espagne et la liberté tout court. C'étaient des Espagnols authentiques, et leurs armes étaient espagnoles. D'autre part, le gouvernement dont ils ressortissaient était — encore — un gouvernement officiellement reconnu et légal. La France n'avait même pas accepté de le considérer comme belligérant. Donc, régularité impeccable au point de vue du droit. De plus, urgence évidente au point de vue humain. Le front basque est l'un des plus menacé d'Espagne. Il est isolé au centre d'une zone rebelle, sans arrières, sans cette supériorité numérique en hommes qui permet aux autres armées espagnoles de contrebalancer leur insuffisance en matériel. Il souffre cruellement. Chaque heure qui passe coûte la vie à d'innombrables martyrs.

Voulez-vous des précédents ? En 1934, des aviateurs allemands s'égaraient en territoire français. Interrogés conformément aux règles de la navigation aérienne, ils étaient relâchés dans les vingt-quatre heures avec leurs appareils. C'éfaient des appareils de guerre. En août 1936, cinq avions italiens tombaient en Algérie. L'enquête dura, certes, quinze jours (dans le but d'émasculer l'évidence, qui désignait clairement l'escadrille comme une aide de Mussolini aux rebelles). Mais en fin d'enquête, les pilotes, qui n'avaient jamais été inquiétés, réintégrèrent l'Italie avec celui des cinq avions qui était resté indemne. Les « passagers », eux, des gens comme il faut, pensez donc, des officiers de l'armée de l'air italienne, étaient rentrés depuis longtemps en « ducie » pour se gausser du Front populaire. C'étaient des avions de guerre.

Et maintenant, savez-vous la décision intervenue au sujet des avions gouvernementaux espagnols ? La voici :

Cent francs d'amende et quinze jours de prison avec sursis à chaque pilote.

Les trois avions confisqués par la France. Leur démontage a déjà commencé.

Les armes transportées saisies, dont un modèle de bombe d'un type nouveau fabriqué par l'industrie de guerre gouvernementale.

Ajoutons que les pilotes espagnols avaient été incarcérés pendant deux jours dans des postes de police et qu'ils n'ont été libérés sur parole qu'après de nombreuses démarches du consul espagnol.

(*Extrait de « l'Espagne Socialiste » organe du C.A.S.P.E., article de Jean Prader*).

A BAS LE BLOCUS !

Ceux qui interviennent

LES « VOLONTAIRES » ITALIENS

Dans une Exposition qui se tient au 12, boulevard de la Madeleine, les protagonistes hypocrites de la politique de non-intervention pourraient peut-être apprendre contre leur gré quelques vérités sur l'application loyale de cette politique.

Rien paraît-il ne pouvait permettre d'affirmer que les fascistes allemands et italiens, tout en siégeant sous la présidence de l'aveugle volontaire, Lord Plymouth, à la conférence de Londres, continuaient à intervenir ouvertement contre la république espagnole.

Mais après la grande victoire de Guadalajara, qui a sauvé Madrid et a arrêté l'offensive si bien commencée à Malaga, de nouvelles preuves s'ajoutent au lourd dossier de l'accusation.

Dans cette exposition sont réunis d'intéressants documents.

Voici l'ordre de mobilisation d'une « chemise noire italienne ». Voici la circulaire à laquelle il a désobéi, qui prescrivait de détruire ces papiers compromettant avant le débarquement. Voici la demande de ce pauvre diable, volontaire pour partir comme travailleur en Ethiopie, et la photo de son cadavre sur une route de Guadalajara. Voici les circulaires secrètes du ministère italien organisant le corps spécial des Opérations en Espagne (O. M. S.), faisant distribuer aux unités des poignards de « nettoyeurs », ordonnant les changements d'insignes et de galons pendant la traversée. Voici le carnet de route d'une légion fasciste depuis Cadix jusqu'à la défaite. Voici les ordres du jour des généraux italiens, transmettant aux hommes les félicitations personnelles du Duce après la prise de Malaga « opérée en collaboration avec la vaillante armée espagnole ».

Et le message suivant que le général Mancini, chef de la première division italienne, annonçait à ses troupes le 13 mars 1937, à Brihuega, quatre jours après le début de l'offensive italienne sur Guadalajara, n'était-il pas aussi une preuve ?

« Reçois à bord du *Pola*, partant pour la Lybie, le communiqué de la grande bataille en cours dans le secteur de Guadalajara. *Stop.* Suis le moindre incident de la bataille avec l'assurance que l'élan et la ténacité de vos légionnaires vaincront la résistance ennemie. *Stop.* Ecraser les forces internationales sera un succès d'une grande importance militaire et aussi politique. *Stop.* Faire savoir légionnaires que je suis, heure par heure, toute leur activité qui sera couronnée par la victoire. »

Un de nos camarades de retour d'Espagne nous faisait le récit de la rencontre qu'il eut avec les prisonniers italiens dans la prison de San Miguel de los Reyes :

« A notre arrivée, une trentaine se précipitent, nous regardant comme des bêtes curieuses. Quelques-uns lèvent le poing. Les questions que nous leur posons, tout le monde les devine : « Pourquoi êtes-vous venus en Espagne? « Etes-vous volontaires ou non ? « Que pensez-vous de la politique « fasciste ? »...

« L'un d'entre eux, trapu, les cheveux et le teint blonds, nous dit être typo en chômage depuis des mois et avoir demandé de partir en Abyssinie où, paraît-il, on manquait de main-d'œuvre qualifiée. Au dernier moment, les travailleurs prêts à partir pour l'Abyssinie avaient été sollicités d'aller en Espagne. Ei l'un d'entre eux s'était avisé de renoncer à ce « *volontariat* » dont les journaux italiens nous rebattent les oreilles, les pires malheurs se seraient précipités sur sa tête et celles de sa famille. Aux « volontaires » ainsi désignés d'office on accordait cinq pesetas ainsi que 20 lires à leur famille par jour. Quant aux buts poursuivis par l'Italie en Espagne, ce malheureux n'en a aucune idée. Le terme de « socialisme » n'avait pour lui aucune signification précise...

« Un autre, ouvrier maçon, habitant la campagne, affirme que son navire *le Sicilia*, loin de le mener en Abyssinie, comme il le pensait, l'avait débarqué à Cadix. Il en avait manifesté un peu d'étonnement, mais, en bon soldat discipliné du Duce, il n'avait pas songé à discuter les ordres de son gouvernement. « *Primum vivere...* », surtout avec une femme et des enfants ! »

Et après cela on osera encore parler de non-intervention. Mais les sourds et les aveugles ne peuvent rien entendre et rien voir. Ce ne sont pas des faits qui pourront les convaincre.

Leur politique est celle des grands impérialismes qui ne poursuivent dans la guerre espagnole que leur lutte de rapine. Sous le couvert de défense de la Paix, au nom de la démocratie on étrangle la révolution espagnole. Ce sont les ordres des Capitalistes de Londres et de Paris.

C'est au prolétariat de mener sa lutte contre cette comédie sanglante. La preuve est faite que les ouvriers révolutionnaires espagnols, s'ils luttaient à armes égales contre les troupes du fascisme international, seraient rapidement victorieux. Guadalaraja a été la première victoire de l'armée populaire d'Espagne.

Guadalajara a aussi été une victoire du prolétariat international. Le temps est venu où la démoralisation s'introduit dans les rangs fascistes, où, malgré les prêches impérialistes et mystiques, les pauvres diables amenés de Naples et de Florence sentent qu'ils se font tuer pour des billevisées.

La lutte de nos frères espagnols est une lutte du prolétariat contre ses oppresseurs. Il ne s'agit pas d'une coalition des forces du fascisme contre une coalition des forces des démocraties bourgeoises.

Le Prolétariat doit partout se faire entendre, même parmi les « volontaires » des Mussolini et Hitler.

Le tract lancé dans les tranchées de Brihuega :

« Soldats italiens,

« Camarades,

« *Tu as demandé à aller en Abyssinie pour travailler et non pas en Espagne pour y mourir...*

« *Nous luttons pour notre indépendance nationale, pour le pain de nos enfants, pour la liberté de notre patrie... Rentrez chez vous ou venez avec nous. Vous serez traités comme des frères.*

« Signé : la deuxième division de l'armée populaire espagnole », est une arme qui a servi la victoire de nos frères espagnols. Il n'y a de salut que dans l'action internationale du prolétariat !

MADRID - Quartier d'Arguelles

POUR SAUVER BILBAO

A bas le blocus !

La politique dite de « non-intervention » continue son œuvre de mort. Depuis la prise d'Irun, l'activité militaire sur le Front basque s'était ralentie. Elle a repris avec tout son cortège d'horreurs. Après les massacres de Guernica et sa destruction, Franco vise Bilbao, dont le martyre se prolonge.

Enfin, les gouvernements démocratiques semblent s'émouvoir. Et pour faire oublier leur crime, ils tentent bien tardivement de se parer d'un masque humanitaire.

Le Temps lui-même participe au concert. Ces messieurs du Comité des Forges souhaitent de tout leur cœur la chute de Bilbao, mais ils pensent qu'il est inutile qu'on puisse leur reprocher la mort de milliers d'innocents. Le sang ne leur fait pas peur. Mais ils veulent permettre à leurs commis-voyageurs Franco et consorts, de commettre leurs crimes avec plus d'élégance.

« Cette question (l'évacuation des non-combattants), écrit *le Temps* (4/5/37), doit être en dehors de toutes les opinions qui s'affirment en faveur de la cause de l'un ou de l'autre des partis espagnols. » Cependant il ajoute : « On comprend très bien que le général Franco ne veuille pas compromettre les chances de l'emporter qu'il croit avoir dans les opérations militaires en cours dans la région de Bilbao. »

Et nous savons très bien que les humanitaires du *Temps* ne voudraient en rien compromettre ces chances de succès, et ils montrent le bout de l'oreille en déclarant : « Il semble bien que la crainte existe chez les nationalistes que l'évacuation d'un grand nombre d'enfants, de femmes et de vieillards ne risque de faciliter la résistance de Bilbao. »

La politique du blocus permettait à ces messieurs de caresser le rêve d'une médiation possible qui aurait pu mettre entre leurs mains, en parfait état, toutes les richesses du bassin de Penarroya.

A ce sujet, il est intéressant de rappeler l'interview donnée à un de nos confrères par une délégation basque :

« Avez-vous remarqué qu'on ne parlait pas de médiation quand Franco massacrait par dizaines de mille les habitants de Badajoz, quand il mitraillait les innombrables civils de Malaga fuyant l'invasion de ses bandes, quand il menaçait de raser Madrid pour la punir d'avoir osé lui résister ?

« Aujourd'hui que l'armée italienne a été mise en déroute à Guadalajara, que la poche de Téruel semble devoir être réduite, que nos troupes sont aux portes de Tolède, et qu'elles occupent progressivement le bassin de Penarroya, que Madrid semble définitivement mise à l'abri de la conquête et que son avance est enrayée en Biscaye, alors oui, on nous reparle de médiation.

« Mais médiation entre qui et qui, je vous prie ?

« Croyez-le bien, que ce soit dans les provinces basques, en Catalogne, en Aragon, en Castille, dans le Levant et même en Galice et en Estrémadure, il n'y a qu'une Espagne, celle qui est derrière le gouvernement régulier.

« Alors ? Quelle médiation voyez-vous ? Il n'y a qu'une issue possible : le retrait des envahisseurs et le châtiment des criminels qui n'ont pas craint de faire couler dans leur patrie des fleuves de sang.

« Soyez-en certain, personne chez nous ne pense à une médiation; qu'on ne se figure pas qu'en présence de l'indifférence ou de l'hostilité des grands pays européens nous nous lasserons de combattre. »

Devant un tel héroïsme, la politique de dupes du Blocus doit apparaître de plus en plus odieuse au prolétariat.

Plus que jamais il faut exiger qu'on en finisse avec cette criminelle duperie, non seulement pour sauver les innocentes victimes du fascisme, mais aussi pour fournir aux antifascistes espagnols les moyens matériels qu'ils réclament pour sauver leur cause qui est la nôtre.

Le Premier Mai de la Révolution Prolétarienne

MANIFESTE DU P.O.U.M.

A TOUS LES TRAVAILLEURS

Dans le manifeste publié l'année dernière à l'occasion du Premier Mai, notre Parti disait : « le Premir Mai se célèbre dans des conditions particulières qui nous obligent à la réflexion. La situation est extrêmement grave. La responsabilité du mouvement ouvrier de notre pays est énorme. De ce que nous ferons aujourd'hui et demain dépend sûrement notre avenir pour une longue période et peut-être le salut du monde car une série de circonstances historiques ont fait que notre pays est maintenant celui dans lequel la Révolution Socialiste a le plus de chances de triompher. » Nous pourrions commencer le manifeste de cette année avec les mêmes mots, avec cette différence : ce qui, il y a un an, n'était qu'une simple prévision, est devenu une réalité vivante. Le Premier Mai 1936 on fêtait, deux mois et demi après les élections du 16 février, une nouvelle expérience, courte mais riche d'enseignements, de gouvernement des Gauches. La victoire de la coalition républicano-ouvrière avait fait renaître les illusions démocratiques chez une partie des masses travailleuses, mais la glorieuse lutte d'octobre avait laissé une empreinte trop profonde dans le prolétariat espagnol pour qu'elle puisse être oubliée. Dans la conscience de la classe ouvrière s'était affirmée la conviction que la seule issue à la situation : c'était la révolution prolétarienne.

Le soulèvement militaire du 19 juillet mit en évidence avec sa tragique violence, les contradictions internes du régime du 16 février, et détruisit en un instant le château de cartes de la démocratie bourgeoise qui avec sa douceur et sa crainte de la révolution ouvrière avait laissé intactes les bases du régime monarchiste et maintenu sain et sauf tout le vieux mécanisme de l'ancien appareil de l'Armée Bourbonienne. La magnifique réaction du prolétariat qui, avec un admirable héroïsme descendit dans la rue, évita une victoire écrasante du fascisme. L'insurrection fasciste fut écrasée dans les centres vitaux du pays, et la classe ouvrière, maîtresse des armes, partit à l'attaque des vieilles institutions, résolvant en peu de jours, les problèmes de la révolution démocratique bourgeoise que la République n'avait pas pu résoudre en cinq années, et mit à sac le droit de la propriété privée. Ce qui, selon Franco, ne devait être qu'une promenade militaire aboutissant à une dictature barbare, s'était transformé brusquement en guerre civile et en révolution.

« Socialisme ou Fascisme. Voici l'alternative déterminante », disait notre manifeste de l'an dernier. L'alternative est aujourd'hui plus catégorique et impérieuse que jamais. Ou la classe ouvrière vaincra la réaction en instaurant une République socialiste, ou bien le fascisme triomphera. D'autres solutions intermédiaires ne sont pas écartées, imposées en premier lieu par la situation internationale et les intérêts impérialistes en lutte. Mais ces solutions ne pourraient être durables, et dans un délai plus ou moins court, l'instauration d'un régime fasciste serait inévitable. Aujourd'hui, plus que jamais, nous pouvons dire que de ce que nous ferons aujourd'hui dépend notre avenir pour une longue période et aussi celui du Prolétariat international.

Notre responsabilité est immense, car de nous dépend que le fascisme se consolide dans toute l'Europe ou que s'ouvre l'ère de la Révolution socialiste triomphante.

En ce moment, la classe ouvrière de tous les pays a ses yeux fixés sur nous. Si malgré la tragique expérience de ces années, le prolétariat espagnol, au lieu de suivre la voie ferme et sûre de la révolution sociale, inféodait ses destinées au Front Populaire, c'est-à-dire à la coalition avec les Partis Bourgeois, les conséquences seraient néfastes non seulement pour nous, mais pour la classe ouvrière du monde entier. Notre lutte est intimement liée à celle du prolétariat international. Sans la solidarité de celui-ci, notre cause est perdue. Mais la solidarité la plus effective que nos frères de classe des autres pays peuvent nous apporter, est d'accélérer la lutte révolutionnaire dans ces derniers et de monter catégoriquement à l'assaut de la forteresse capitaliste. Mais la classe ouvrière internationale, désorientée par la funeste politique de la Deuxième et de la Troisième Internationale est incapable de réagir salutairement si nous, qui traversons des circonstances historiques exceptionnellement favorables, nous n'en profitons pas pour rompre tout contact avec la politique bourgeoise et orienter notre lutte glorieuse dans le sens de la conquête du pouvoir par la classe ouvrière. La victoire de la Révolution prolétarienne en Espagne transformera rapidement et radicalement le rapport des forces en Europe et dans le monde entier, en faisant pencher la balance du côté de la Révolution.

A la lumière des événements actuels, le Premier Mai de cette année revêt alors une signification particulière. Au travers des années passées, en ce jour de la fête du Travail, les ouvriers présentaient une série de revendications immédiates. Au Premier Mai de cette année l'ambition du Prolétariat espagnol doit être beaucoup plus vaste : le Pouvoir. Cela, parce que seulement la conquête du pouvoir par la classe ouvrière, la constitution d'un gouvernement ouvrier et paysan, élu démocratiquement par les ouvriers, les paysans et les combattants peut assurer la victoire militaire définitive sur tous les fronts et résoudre par la voie socialiste les problèmes qui se posent devant le pays. Ce ne sont pas des solutions intermédiaires,, ni les attitudes vacillantes et indécises propres aux gouvernements petits bourgeois que la situation exige, mais une politique énergique et cohérente qui place les intérêts généraux au-dessus des intérêts particuliers, qui sacrifie tout à la guerre et à la Révolution et cette politique peut être réalisée seulement par la classe ouvrière.

Conscient de sa responsabilité historique, le P. O. U. M., Parti de la Révolution invite tous les travailleurs en ce jour de Premier Mai à former le Front Ouvrier Révolutionnaire pour la lutte contre l'ennemi commun : le capitalisme, poussant la Révolution socialiste jusqu'à ses fins en détruisant toutes les institutions bourgeoises et en créant le gouvernement Ouvrier et Paysan. Seulement ainsi, la lutte commencée le 19 juillet pourra se terminer glorieusement et abattre non seulement le fascisme mais le régime capitaliste qui l'engendre.

Guerre à mort au Fascisme !

Vive la Révolution Sociale !

Vive le Gouvernement Ouvrier et Paysan !

(Le C. E. du P.O.U.M., le C. E. des J. C. I.).

9 fr
Verre et mouvement incassable
cadran lumineux avec jolie chaine
garantie 6 ans . . . . . 9 fr
Spiral chronométhique . . 14 fr
Bracelet hom cadr lum 14 fr.
Bracelet dame plaqué or 25 fr.
Envoi contre remb' Ech. admis
Horleg. du Destin, 96, rue G. D'HAUTEVILLE, PARIS